

***Les Corydon d'André Gide, présentés par Alain Goulet, avec le texte original du C.R.D.N. de 1911, Paris, Éditions Orizons, « Universités », 2014, 222 p.***

*Revue d'histoire littéraire de la France*, n° 1, vol. 115, 2015, p. 238-239.

Bien qu'André Gide ait considéré *Corydon* comme « le plus important [...] (de plus grande utilité, de plus grand service pour le progrès de l'humanité) de [ses] écrits », convaincu « qu'un jour viendra[it] où l'on s'apercevra[it] de son importance », prêt même à « attendre quarante ans avant d'être pris au sérieux », l'œuvre demeure, aujourd'hui encore, l'une des plus méconnues de l'auteur. Singulière dans la production du chantre de l'« acte gratuit », ne serait-ce que par sa démarche esthétique (Gide y revendique expressément dans l'une des préfaces une écriture « à thèse »), elle apparaît pourtant comme un véritable carrefour de l'œuvre gidienne, pour reprendre une métaphore chère à l'écrivain. C'est ce dont permet de se rendre compte l'essai d'Alain Goulet, qui y présente, en prolongement à la récente édition de l'œuvre dans la Bibliothèque de la Pléiade (2009), dont il s'était lui-même occupé, le texte original du *C.R.D.N.* de 1911, « *in extenso* et pour la première fois véritablement édité après plus de cent ans, [...] pseudo-édition anonyme, sans mention de lieu ni d'éditeur, pratiquement introuvable, en fait simple impression à usage privé », ainsi qu'une importante documentation, partiellement inédite, relative tant aux conditions d'écriture de l'œuvre, qu'à sa réception.

Si *Corydon* est une œuvre centrale dans la production et la vie de Gide, c'est d'abord en vertu de sa longue genèse : envisagée très tôt par l'écrivain (dès les années 1895 comme le rappelle le prologue biographique d'Alain Goulet), l'œuvre a connu 3 éditions originales (en 1911, 1920 et 1924, les deux premières étant strictement confidentielles), mais 5 versions successives (les deux supplémentaires datant de 1912 et 1935), et Gide travaillait encore, à la fin de sa vie, à la préface américaine de l'œuvre (1947-1950). Conçu comme une propédeutique à une étude génétique, l'essai d'Alain Goulet laisse entrevoir, dès le pluriel de son titre, qu'un esprit et un style sensiblement différents ont présidé à l'écriture des *Corydon* successifs. Ce n'est pas seulement la longueur (réduite – le *C.R.D.N.* de 1911 ne comptait alors que les deux premiers dialogues et le premier tiers du troisième, au lieu des quatre ultérieurs) qui permet de distinguer la première version des suivantes, mais encore sa fictionnalisation et sa dramatisation accrues. Dans les versions suivantes, outre les corrections lexicales et stylistiques qui répondent selon Alain Goulet à la « recherche constante du terme le plus juste », Gide supprime plus qu'il n'ajoute : suppression des préambules fictionnalisants, suppression de citations faisant office d'arguments d'autorité (présentes souvent en marge dans son « édition de travail » de 1912), suppression de l'identification de *Corydon* aux martyrs et du classement des pratiques homosexuelles, etc. L'écriture tend de plus en plus, suivant les mots de Gide lui-même, vers « l'expression très simple d'une pensée très sérieuse », cette apparente simplicité étant, comme le montre bien la documentation réunie par Alain Goulet, le fruit d'une savante rhétorique (ainsi, par exemple, le plan très rigoureux ayant régi l'écriture du deuxième dialogue).

Cette vaste documentation permet en outre de se rendre compte de l'importance de l'œuvre dans le contexte intellectuel de l'époque : au-delà du rappel de sa réception polémique, Alain Goulet propose un intéressant panorama sur la perception de l'homosexualité à l'époque (notamment via les lettres reçues par Gide), et surtout sur sa représentation en littérature (telle que la reflète « l'enquête des *Marges* sur l'homosexualité en littérature » en 1926). Dans ce contexte, si *Corydon* a durablement (pré)occupé Gide, au fil de réécritures et de préfaces successives, c'est qu'il fut soucieux de défendre une œuvre conçue comme un plaidoyer en faveur de l'homosexualité (pédérastique), voire comme un « éloge », non sans s'interroger, dès 1929, sur son caractère potentiellement « manqué », pour reprendre

le titre d'un document inédit de Gide proposé dans l'ouvrage, « En manière d'introduction : *Corydon* est-il un livre manqué ? ». En dépit des manquements que reconnaît l'auteur (l'absence de l'homosexualité féminine et la restriction de l'étude aux seuls pédérastes), il confie à la postérité le soin de réhabiliter son œuvre.

Comme un écho à ce vœu gidien, Alain Goulet suggère son actualité, en présentant quelques prolongements à la réflexion gidienne ; à l'heure où l'homosexualité s'invite régulièrement dans le débat politique, à une époque où révéler ouvertement son homosexualité, pour une personnalité publique, est encore considéré comme un acte de courage, *Corydon* d'André Gide continue en effet, en dépit des quelques rectifications scientifiques dont il a fait l'objet, à nourrir le débat intellectuel.

Stéphanie Bertrand,  
Université de Lorraine-Université du Luxembourg